

Guerre en Europe.

l'aigle fondant sur sa proie et descendant la côte avec la rapidité de l'éclair. Dieu ! quelle course échevelée à travers les marais et les ruisseaux, à travers les buissons et les défilés, le baron et son palefroi en avant, le baron et son coursier noir qui hennissait avec fureur, à sa suite ! Ils traversent comme la foudre les hameaux et les bois de cèdre jusqu'au-delà du rocher de l'Ondine, puis jusqu'à la cabane d'un batelier sur le rivage.

A cet endroit, Hildegard mit pied à terre, sauta dans un esquif et s'éloigna de la rive. Quelques bonds conquisrent le baron à cet endroit et na instant après un esquif l'emportait sur le courant furieux du Rhin.

Les yeux fixés sur elle, il la vit s'approcher et s'élançant d'un pied léger sur le rocher de l'Ondine. Alors elle arracha la couronne d'arche qui ornait son front, et laissa flotter autour d'elle ses cheveux, naguère bruns, maintenant couleur de l'or le plus pur ; elle déchira sa robe, découvrit ses épaules aussi blanches que le marbre, et ses doigts d'ivoire firent résonner les cordes de sa harpe, et sa voie de syrène retentit à l'oreille du baron.

— O mon Dieu ! criait-il, c'est la Lorelei (Pomarine), Puis la force du courant entraîna sa barque dans le gouffre ; il entendit le rire strident et vit les traits moqueurs et sans pitié de la syrène. L'abîme le saisit, l'engloutit en tournoyant jusqu'au fond, le broyant contre les pointes aiguës des cailloux et le rejetant à la surface, le courant le porta aux pieds de ses vassaux sur le rivage.

Tandis qu'ils préparaient à relever le corps et le porter à la chapelle, on entendit un sifflement horrible, perçant, et le petit homme apparut : il empoigna le cadavre par la ceinture, l'éleva en l'air comme une plume et s'enfonça en terre avec lui.

C'est ainsi que l'Ondine prit Hildegard sous sa protection, à cause de la pitié qu'elle lui avait témoignée, et qu'elle attira le baron à sa perte. Quand à Hildegard, son mariage la rendit maîtresse des domaines et du château de Katzenellenbogen, et ne sachant trop qu'en faire, elle offrit tout ce qu'il contenait avec sa main au Graf Max von Steinrad.

Traduit de l'Allemand, par H. ...

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEUREC

SAMEDI, 27 AVRIL 1867.

Les Incendies.

Il nous parvient que le mécontentement est général parmi les propriétaires incendiés de St. Roch et St. Sauveur. Ils se proposent de demander au comité de secours, par voie de requête, que la balance des fonds consacrés à reconstruire, leur soit distribuée sans plus de retard.

Nous croyons que les membres du comité doivent reconnaître que leur plan de distribution ne rencontre pas l'assentiment unanime des véritables intéressés et qu'il serait temps qu'il mît fin à un état de choses que ces derniers ne peuvent plus tolérer. Ils sont parvenus, à force de représentations et de démarches à obtenir la moitié de la prime que le comité de distribution leur avait accordée et ils sentent, maintenant qu'ils sont en possession de ce peu d'argent, toute l'impossibilité qu'il y a à l'employer, tout en se soumettant aux conditions imposées par le comité. Ils voient avec anxiété, qu'une partie de l'intérêt que produira la balance qui leur revient va passer entre les mains de quelques employés. Ce sera donc le temps, pour les membres du comité, de mettre fin à une situation intolérable et de répondre sur-le-champ aux besoins de cette population, expropriée par une grande catastrophe et désireuse de se placer sous un toit qui soit le sien. Ce sentiment de la propriété a survécu au désastre ; les membres du comité ne peuvent oublier que c'est là une garantie que l'argent dont ils doivent se dépouiller au plus vite, ne sera pas gaspillé par ceux qui le demandent incessamment parce qu'ils ont tous les droits à l'obtenir.

Les nouvelles que nous a fournies cette semaine le cable transatlantique, indiquent, à ne plus laisser aucun doute, que la guerre est sur le point d'éclater entre la France et la Prusse. Le maréchal Mac-Mahon a été mandé à Paris, tous les corps d'armée ont cessé et les officiers ont reçu l'ordre d'exercer les réserves.

La plupart des journaux parisiens, à la date du 9, ne se dissimulent pas que le moment est d'une haute gravité et ne voient pas d'autre issue pour sauvegarder et les intérêts et l'honneur de la France que la guerre ; le *Siecle* même, si favorable à l'unité allemande, arrive à cette même conclusion. Cependant les organes officiels étaient plus circonspects et leur attitude semblait expliquer les hésitations et les sentiments pacifiques de l'Empereur dont parlent les dépêches journalières du cable télégraphique. Tactique ou non, la situation n'admet pas de reculade.

Cette question du duché de Luxembourg, si minuscule au départ, — un point indéfini à l'horizon, — a pris subitement des proportions telles que la diplomatie, étourdie par la précipitation des événements laisse à la guerre le soin de dénouer ou d'amener de plus graves complications.

La guerre est donc imminente, une guerre qui nous fera souffrir dans nos intérêts matériels ; mais quelles que soient ces souffrances passagères nous touchons trop à la France, pour ne pas désirer ardemment qu'elle revienne de cette grande lutte glorieuse et plus respectée.

(Traduit pour l'ELECTEUR.)

Correspondance Parisienne.

Nous lisons dans un journal de New-York à la date du 23 mars dernier : —

L'état de la santé du petit prince impérial dont je vous parlais avant que le secret de sa maladie transpirât en Europe, cause maintenant une très grande anxiété aux Tuileries. Depuis que je vous ai écrit sur ce qui concerne sa maladie il a été aux portes de la mort. Il était mieux, s'était levé de son lit, et l'on avait tout lieu d'espérer qu'il pourrait sortir et se montrer en public le 16 mars, jour de sa naissance. Mais l'horrible temps qui a régné ici, la neige et l'état peu élevé du baromètre ont contribué à le faire retomber. Pendant qu'un concert se donnait aux Tuileries, lundi dernier, il devint si malade à onze heures et demie que l'Empereur fut appelé au près de son lit. Le pauvre petit était très fiévreux et un abcès s'était formé à la cuisse. Les hommes de Part qui se trouvaient là, les docteurs Coisvart, Barthez et Berryer, Fontaine décidèrent d'appeler le Dr. Nélaton, lequel procéda sur-le-champ à une seconde opération.

Dans une occasion précédente je vous disais que le Prince, sur le désir de l'Impératrice, fut mis sous l'influence du chloroforme ; mais cette fois-ci il se déclara assez brave et capable de se soumettre à l'opération sans le recours à l'insensibilité. Il n'est pas probable que les médecins lui aient donné le choix à ce sujet s'ils avaient cru l'administration de l'anesthétique désirable ; mais son estomac est faible, et dans ce cas le chloroforme est souvent dangereux. Aussi la douleur de l'opération a produit un grand ébranlement dans le système. Il eut le délire toute la nuit et deux médecins restèrent avec lui dans la même chambre. A un point on a cru que la fièvre typhoïde se déclarerait. Cependant un changement favorable survint le mercredi et il se trouva maintenant hors d'un danger immédiat. On lui donna mercredi soir, un bouilli reconfortant fait de bœuf, de veau et de poulet. Hier il a mangé une côtelette et bu un peu de claret. Mais, quoique la crise soit passée pour le moment, une rechute est extrêmement probable et les symptômes produits sont ceux qui peuvent nous faire croire que le fils de l'Empereur n'atteindra pas l'âge viril et qu'il mourra bientôt. Il n'est pas aisé de répondre à la question de savoir si sa mort serait bonne ou mauvaise pour la dynastie.

C'était une opinion commune il y a quelque temps, à l'époque où la santé de l'Empereur était un sujet d'anxiété, que s'il disparaissait soudainement les chances de sa dynastie seraient bien peu de chose. Il n'y aurait eu aucune "institution" ayant racine dans le pays, pour remplacer le système de l'Empereur, celui du

gouvernement personnel ; et la France, on le pensait, ne se soumettrait pas longtemps à la dictature d'Eugénie qui est une femme d'une médiocre capacité. Mais si c'était la volonté de la providence de retirer le Prince Impérial de ce monde, une large et différente perspective s'ouvrirait.

Alors le Prince Napoléon (*plon plon*), le cousin insouciant, indiscret, démocrate, et si peu catholique, qui fut mis hors du conseil privé pour son discours en Corse, serait l'héritier présomptif. Il n'est pas populaire en France, quoiqu'il soit difficile de dire pourquoi. L'armée le tient pour pistron parce qu'il laissa tout à coup son commandement à Sébastopol et retourna en France pour des raisons qui sont restées inexplicables. Quant à cela, le duc de Cambridge, maintenant commandant en chef de l'armée anglaise, fit de même. La vie des camps ne convenait à aucun de ces princes. Le grondement du canon leur faisait mal à la tête et la vue des blessés les rendait malades. De même durant la campagne d'Italie en 1859, le prince Napoléon commandait une division, qu'il réussit à garder hors de toute atteinte. Mais quoique son génie ne peut être pas militaire, le prince Napoléon est un homme de grand talent. L'Empereur, malgré qu'il se querelle souvent avec lui et ait peur de se confier à lui, lui porte une grande affection et demande fréquemment son avis. Il ressemble extraordinairement au premier Napoléon et a indubitablement du sang de la famille.

Si dans ce cas, nous supposons le jeune prince mort, et l'Empereur, en dépit de Vichy, Plombière ou Biarritz, "sorti des gonds" un de ces soirs d'été — deux événements très possibles — alors le prince Napoléon deviendrait empereur. Il aurait à se donner beaucoup de mouvement par réprimer les cabales qui se formeraient contre lui. Mais si au lieu de recourir à l'état de siège, il se mettait, dans les vingt quatre heures de son occasion, à publier une série de proclamations promettant la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'élection, la responsabilité ministérielle, une réduction de l'armée, enfin la contre-partie de la politique du deux décembre, c'est ma conviction que, étant en possession du pouvoir, il étendrait toute concurrence dynastique, et se trouverait avoir le plus de chance d'asseoir la dynastie bonapartiste sur d'assez bonnes bases constitutionnelles. Ce qui serait une chose immense pour lui, c'est que personne ne pourrait lui reprocher ses mauvais antécédents politiques. Rien n'empêche tant le présent Empereur quand il accorderait volontiers à la France la liberté politique, que le souvenir des moyens qu'il a pris pour se faire empereur. Le premier usage que le peuple fait de sa liberté, est de lui jeter cette date du 2 décembre à la face, et c'est à quoi il ne peut résister.

Ces spéculations sur les conséquences de la disparition de deux frères existences peuvent demain posséder tout l'intérêt de l'actualité.

DERNIÈRES NOUVELLE D'EUROPE.

Londres, 1^{er} avril 24.

La Prusse a répliqué aux propositions pour le règlement de la question du Luxembourg soumise aux grandes puissances de l'Europe. Elle nie qu'elle soit à armer, mais elle réitère solennellement qu'elle n'acquiesce pas le Luxembourg, et la guerre est regardée comme certaine.

Florence, avril 24.

On disait qu'une émeute sérieuse avait éclaté à Oporto. Une frégate avait été dépêchée pour aider à rétablir l'ordre.

Paris, même date.

Le prince Napoléon est parti pour l'Italie

Paris, avril 25.

Le *Moniteur* contient aujourd'hui un article éditorial accusant la Prusse de négligence dans l'accomplissement des stipulations du Traité de Prague concernant le Sleswig.

Même date.

Des articles d'un caractère officiel dans le *Constitutionnel*, déclarent que la France ne désire pas la guerre et emploiera tous les moyens qui seront d'accord avec l'honneur national pour l'éviter.